

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean CIVELLI

Biologie et Evangile

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 191-204

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Biologie et Evangile

Les romans de science-fiction sont légion. Les ouvrages, plus sérieux, de prospection de l'avenir basée sur l'état réel de la science ne manquent pas non plus. C'est à partir de l'un de ces derniers livres que je me propose, aujourd'hui, de retenir votre attention. Son auteur : Jean Bernard, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Française, directeur de l'Institut de Recherches sur les leucémies et les maladies du sang à l'Université de Paris. Son propos : donner un état des problèmes posés par l'évolution de la biologie. Son titre, fort suggestif : *L'homme changé par l'homme*¹.

Un homme nouveau dans un monde nouveau

Nous savons déjà que les civilisations sont mortelles. Un minimum d'information nous apprend que la planète Terre a été et continue d'être soumise à de gigantesques forces de transformation. Un minimum de sens historique nous fait découvrir que l'organisation des sociétés et des peuples, la culture, les mœurs et les mentalités sont changeantes et variées presque à l'infini. Mais aujourd'hui l'homme prend plus vivement conscience que son propre pouvoir d'intervention n'a pas encore atteint ses frontières. Non seulement l'homme exerce son empire sur son environnement écologique, sur sa vie sociale, économique, politique, sur son psychisme et sur ses manières d'agir, mais encore sur son être même, sur son patrimoine génétique.

En effet, écrit Jean Bernard, « La révolution de la physique a dominé le XX^e siècle. La révolution de la biologie va dominer le XXI^e siècle » (*L'homme changé par l'homme*, p. 7). Pourtant « la révolution biologique, qui va transformer le destin de l'homme, est beaucoup plus fondamentale » que la révolution de la physique (p. 8). « La biologie de notre temps est triomphante. L'alphabet, la grammaire, la syntaxe de la création ont été découverts. Le code génétique qui régit la transmission

¹ Editions Buchet-Chastel, Paris, 1976.

de nos structures a été défini. Ses lois sont simples. Les maladies ne paraissent plus dues à la grossière altération d'un tissu, d'un organe, mais bien à un désordre (que l'on sait déceler) de l'agencement (que l'on connaît) de la matière, des molécules qui forment la substance vivante. La neurobiologie, longtemps incertaine, commence d'aborder les questions essentielles, et comment l'information est chiffrée, transmise, enregistrée, restituée, comment s'établissent les relations entre l'inné et l'acquis, comment se définissent cette liberté ou plutôt ce degré de liberté qui est peut-être le propre de l'homme et de son système nerveux » (p. 8). « Entre toutes les espèces animales, l'espèce humaine a, seule, le pouvoir de modifier le milieu qui l'entoure » (p. 9). « L'homme peut maintenant changer l'homme lui-même. Il peut changer les organes de son prochain et le faire vivre avec le rein, la moelle osseuse, parfois le cœur d'autrui. Il peut apporter de nouvelles définitions hématologiques, immunologiques de la personne humaine. Il reconnaît les fondements biologiques du comportement. Bien plus, il peut, par de puissantes médications chimiques, modifier ce comportement. Il peut prolonger parfois la vie au point que la définition de la mort apparaît incertaine, au point de poser sous des formes neuves de vieux problèmes, la qualité de la vie, la dignité de la mort. Il peut régler la procréation avec cette conséquence surprenante que, dans un proche avenir, l'amour et la fonction de reproduction seront entièrement dissociés, premiers pas vers d'autres changements. (...) Dans un avenir peu éloigné, et selon toute vraisemblance pendant le XXI^e siècle, on pourra modifier l'exécution du programme génétique, voire même sa structure pour en corriger les défauts, pour y glisser des suppléments. On ne parviendra certes pas avant longtemps à fabriquer à volonté, en de nombreux exemplaires, Mozart ou Hitler ou des champions olympiques de saut en longueur, mais des changements moins subtils du potentiel génétique, portant par exemple sur la répartition des sexes, auraient déjà une très grande importance » (pp. 9-11).

Le décor ainsi planté, Jean Bernard peut passer en revue différents domaines où la maîtrise de l'homme s'exerce de plus en plus : la procréation, les gènes, le système nerveux. Certes, le savant qui est honnête, reconnaît qu'il s'agit là de « maîtrises espérées de la reproduction, de l'hérédité, du cerveau ». « Ces maîtrises, ajoute-t-il, sont encore incomplètes, elles ne seront pas toujours innocentes, inoffensives (directement ou indirectement) » (p. 151). Il n'en reste pas moins que de nombreuses expérimentations ont déjà passé au stade de l'application pratique plus ou moins courante. En guise d'illustration, bornons-nous à ces deux citations concernant la procréation : « Lorsque le spermatozoïde paternel est insuffisant, on peut le remplacer par un spermatozoïde fourni par un donneur anonyme et conservé au froid ; l'ovule est maternel ; l'utérus est celui de la mère. Lorsque l'ovule maternel est déficient, on peut le remplacer par l'ovule prélevé à une femme

donneuse. La fécondation a lieu au laboratoire, cet ovule étant fécondé par le spermatozoïde paternel ; après quoi l'œuf fécondé est réimplanté dans l'utérus maternel où se poursuit son développement. Lorsque les trompes sont obturées, l'ovule et le spermatozoïde paternel peuvent être réunis au laboratoire. L'œuf fécondé est ensuite réimplanté dans l'utérus maternel. Lorsque l'état de l'utérus maternel (fibrome, altérations variées) interdit le développement normal de l'œuf fécondé, il est possible après fécondation normale (ovule maternel, spermatozoïde paternel) de prélever l'œuf fécondé et de l'introduire dans l'utérus d'une autre femme, dûment préparée, d'une couveuse en quelque sorte. L'enfant aura bien été engendré par son père et par sa mère, mais il aura vécu sa vie intra-utérine dans une matrice étrangère » (pp. 67-68).

« Un million d'hommes américains ont demandé et obtenu qu'on lie leurs canaux déférents, renonçant ainsi à toute paternité ultérieure. Mais deux cent mille d'entre eux ont pris la précaution au préalable de placer leur semence à la banque de sperme. Ils auront ainsi tout au long de leur vie autant de relations sexuelles qu'ils souhaiteront (ou pourront) sans engendrer. Lorsqu'ils voudront avoir un enfant, il leur suffira d'aller prélever à la banque une partie de la semence conservée. Pour la première fois dans l'histoire de l'homme et de la femme, l'amour et la fonction de reproduction vont se trouver dissociés, se trouvent déjà dissociés. C'est un très grand événement. Le temps des reines bréhaignes est bien loin. La maîtrise de la procréation est déjà avancée. Elle sera demain complète. Dans vingt ans, les querelles passionnelles et passionnées que suscite l'avortement paraîtront dérisoires et surannées » (pp. 73-74).

Veut-on encore une preuve pour se convaincre qu'il ne s'agit pas là d'une musique d'avenir mais d'une réalité désormais quotidienne ? Le journal *Le Monde* du 4 octobre 1972, annonçant la création d'une « banque de sperme » à l'hôpital Bicêtre, à Paris, écrivait : « Un millier d'inséminations artificielles sont pratiquées chaque année en France chez des couples stériles. » (Ceci, donc, déjà en 1972.) Il s'agit, dans une telle opération, d'utiliser aussi bien la semence du mari que celle d'un donneur anonyme, étranger au couple.

Quant aux interventions directement génétiques, c'est-à-dire qui permettent de nouvelles connaissances et, partant, des manipulations jusqu'à présent impossibles à l'intérieur de la structure génétique de l'homme (les gènes), voici un exemple, lui aussi bien concret. Le même journal *Le Monde*, dans son numéro du 3 novembre 1971, publiait un article du docteur Escoffier-Lambiotte sur « la première entreprise mondiale d'éradication d'une maladie génétique ». Il s'agit de la maladie de Tay-Sachs, ou idiotie amaurotique, qui est constamment invalidante et constamment mortelle et dont l'une des particularités est sa prédilection

ethnique : « 90% de ses victimes sont issues de familles originaires de l'ancienne frontière russo-polonaise (juifs ashkénazes) et elle se transmet dans ces familles selon le mode héréditaire récessif, c'est-à-dire qu'elle frappe un enfant sur quatre, lorsque les deux parents sont porteurs de gènes aberrants. » Les recherches biologiques, génétiques en particulier, ont permis des examens de prévention. La conséquence tirée est la suivante : « Lorsqu'un couple est trouvé doublement porteur du défaut génétique, sa situation au regard de sa descendance lui est clairement expliquée. S'il renonce à toute procréation personnelle pour adopter des enfants sains, la transmission du gène défectueux est stoppée ; s'il désire cette procréation, le diagnostic prénatal (et l'avortement en cas d'anomalies) lui donne la certitude d'avoir un enfant, éventuellement transmetteur de la tare, mais, dans un cas sur deux, en bonne santé. »

Le docteur Escoffier-Lambiotte cite une autre maladie, l'anémie à cellules falciformes, anomalie des cellules sanguines, facilement décelable chez l'adulte, mais impossible à découvrir chez le fœtus, car son diagnostic « exige non les cellules flottant dans le liquide amniotique, mais une goutte de sang. Or voici qu'une technique nouvelle (la fœtoscopie) permettra vraisemblablement à brève échéance ce prélèvement », de sorte qu'un autre programme d'éradication génétique est rendu possible. « Notre génération, poursuit le docteur Escoffier-Lambiotte, est la première qui fasse peser pour l'avenir une menace génétique aussi grave, et cela en raison de l'augmentation constante du nombre des anormaux, due à la fois à la diminution globale de la mortalité infantile et au progrès thérapeutique qui autorise la survie d'enfants que la nature se chargeait, jadis, d'éliminer. Non seulement leur survie, mais leur reproduction, et donc la diffusion des tares génétiques concernées, au prix d'une charge financière qui n'est, à l'heure actuelle, assumée par aucune nation. Cette situation, qui ne cesse de s'aggraver, souligne l'importance de ce que l'on nomme " la prise de conscience génétique " et des programmes collectifs entrepris pour y faire face. Elle soulève aussi, et à l'évidence, de graves interrogations morales, fondées non seulement sur des arguments théologiques qui ne sauraient être imposés à tous, mais sur des principes sociaux qui sont, eux, l'essence même de la dignité humaine. »

Il faudrait ici relire *Le hasard et la nécessité* de Jacques Monod², et le livre très important de François Jacob, *La logique du vivant*³ : « Avec l'accumulation de la connaissance, l'homme est devenu le

² Editions du Seuil, Paris 1970.

³ Editions Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, ou : Coll. TEL, Paris, 1970.

premier produit de l'évolution capable de maîtriser l'évolution. Pas seulement celle des autres, en favorisant les espèces qui l'intéressent, éliminant celles qui le gênent. Mais aussi la sienne propre » (Coll. TEL, pp. 343-344).

Que le lecteur me pardonne cette longue accumulation de citations. Mon propos n'est pas, c'est évident, de donner un cours de biologie, mais d'aider à prendre conscience d'une situation. Nous sommes déjà entrés, par la biologie, dans le XXI^e siècle. C'est un fait et il n'est au pouvoir de personne de supprimer ce fait. L'évolution de la recherche en la matière ne pourra pas être stoppée. Certes, les hommes de science eux-mêmes se posent des questions : faut-il continuer, ou bien renoncer, mais à quelles expériences et au nom de quoi ? Jean Bernard écrit : « D'assez nombreux chercheurs subissent la tentation du secret ; gravement préoccupés par l'exemple des physiciens et des conséquences dramatiques de leurs découvertes, ils se proposent de demeurer silencieux, de ne pas révéler leurs progrès. L'arrêt de la recherche comme le silence paraissent peu raisonnables. C'est probablement la science fondamentale qui apportera la solution de certaines difficultés actuelles ; sauf exception, les recherches ne sont ni toutes bonnes ni toutes mauvaises. Les décisions prises ne seront pas appliquées par tous ; un marché noir se développera avec des officines clandestines de génétique ou de neurophysiologie » (p. 12).

Une interrogation radicale pour le chrétien

Ce monde, à la naissance duquel nous assistons en spectateurs trop souvent inconscients de l'enjeu qui s'y trouve, est donc, pour une part, déjà le nôtre. Mais, tout de suite, une question, impérieuse autant que grave, s'impose à la conscience de celui qui ne se contente pas des explications scientifiques. Ce monde véritablement nouveau, comment la foi, plus particulièrement la foi chrétienne va-t-elle le regarder et l'éclairer ? Y a-t-il encore, pour les hommes de ce monde nouveau, une « bonne nouvelle », un « évangile » ? Et un évangile qui ne soit pas pure doctrine, principe de vie morale — ce à quoi, avouons-le, les chrétiens ont trop souvent réduit l'Évangile de Jésus-Christ — mais ferment de vie, donneur de sens à cette vie nouvelle qui surgit au commandement des biologistes. Sans doute, la morale est importante, sans doute est-il nécessaire de se référer à des critères objectifs pour juger de la valeur morale des actes humains. Mais qui ne voit que l'enseignement traditionnel de l'Église en la matière risque fort de ne plus pouvoir être purement et simplement répété dans une civilisation où l'homme n'a pas attendu la permission du Magistère ecclésial pour se dégager des normes classiques de conduite ?

Le vieil adage selon lequel « l'agir est en conséquence de l'être » s'applique ici : la biologie moderne soulève des questions immenses au plan du comportement, mais peut-être plus encore au plan du sens. Le « besoin de Dieu » peut-il encore avoir une place dans une « nature » à ce point soumise à la puissance de l'homme ? Diderot déjà disait : « Voyez-vous cet œuf ? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre » (*Le rêve de d'Alembert*, cité par F. Jacob en exergue à son livre *La logique du vivant*).

Le deuxième Concile du Vatican, dans son effort pour aider « la communauté des chrétiens à se reconnaître réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire » (*Gaudium et Spes*, No 1), se montre lucidement attentif aux interrogations nouvelles issues de la recherche scientifique : « Les progrès des sciences biologiques, psychologiques et sociales ne permettent pas seulement à l'homme de se mieux connaître, mais lui fournissent aussi le moyen d'exercer une influence directe sur la vie des sociétés par l'emploi de techniques appropriées. En même temps, le genre humain se préoccupe, et de plus en plus, de prévoir désormais son propre développement démographique et de le contrôler » (*Gaudium et Spes*, No 5, 2). « Les plus récentes recherches et découvertes des sciences, ainsi que celles de l'histoire et de la philosophie, soulèvent de nouvelles questions qui comportent des conséquences pour la vie même, et exigent de nouvelles recherches de la part des théologiens eux-mêmes » (*Idem*, No 62, 2). Les Pères conciliaires n'ont pas hésité à lancer un appel aux hommes de science pour qu'ils poursuivent leurs études : « Votre chemin (des scientifiques) est le nôtre. Vos sentiers ne sont jamais étrangers aux nôtres. Nous sommes les amis de votre vocation de chercheurs, les alliés de vos fatigues, les admirateurs de vos conquêtes et, s'il le faut, les consolateurs de vos découragements et de vos échecs. Pour vous donc aussi, nous avons un message et c'est celui-ci : continuez à chercher sans vous lasser, sans désespérer jamais de la vérité ! » (*Message aux hommes de la pensée et de la science*).

Que voilà une déclaration d'intention claire et porteuse de promesses de beaux fruits ! Mais l'intention ne suffit pas ! Plus de dix ans après le Concile, l'Eglise est plus fortement que jamais sollicitée par le monde de donner aux questions nouvelles une réponse d'Évangile. Le vieux problème des liens entre la science et la foi est en définitive plus actuel que jamais. Or il me paraît honnête de reconnaître que ce contentieux n'est de loin pas liquidé !

L'Eglise a eu beaucoup de peine à admettre l'autonomie des sciences et la valeur de la méthode expérimentale. Galilée en sut quelque chose ! Certes, le XVII^e siècle est loin et tout le monde est d'accord

aujourd'hui pour dire que la rotation de la terre autour du soleil ne met pas en danger l'existence de la foi. Mais il ne s'agit plus seulement, en cette fin du XX^e siècle, de l'environnement de l'homme, il y va de l'homme lui-même. Alors, inévitablement, on touche à la vision philosophique de l'homme, à l'anthropologie. Les biologistes le savent bien : « Rien n'empêche d'appliquer dès maintenant aux êtres humains les procédés de sélection utilisés pour les chevaux de course, les souris de laboratoire ou les vaches laitières. Encore faudrait-il connaître les facteurs génétiques intervenant dans des qualités aussi complexes que l'originalité, la beauté ou l'endurance physique. Et surtout conviendrait-il de se mettre d'accord sur les critères à choisir. Mais cela n'est plus l'affaire de la seule biologie » (F. Jacob, *La logique du vivant*, Coll. TEL, p. 344). La question qui se pose dès lors à l'Eglise est de savoir si la vision classique, traditionnelle de l'homme, fondée en grande partie sur la « philosophia perennis », peut encore être admise sans autre. Certes, la philosophie aristotélico-thomiste a fait ses preuves. Mais le développement des connaissances humaines est tel que l'on peut, sans risque de beaucoup se tromper, affirmer que l'incidence de celles-ci sur la vision de l'homme oblige à une reconsidération des positions classiques. Une telle révision n'aboutira d'ailleurs pas nécessairement à un abandon de ces positions, mais en tout cas à une nouvelle formulation, à un nouveau langage.

Qu'il me soit permis, sans aucune intention polémique de ma part, d'appuyer mes propos sur un exemple. Je le puise dans la récente « Déclaration sur certaines questions d'éthique sexuelle », publiée le 29 décembre 1975 par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi. On lit au No 3 de ce texte : « Il ne peut y avoir de vraie promotion de la dignité de l'homme que dans le respect de l'ordre essentiel de sa nature. » Tout le monde, je pense, sera facilement d'accord là-dessus. La difficulté commence quand on veut préciser ce qu'est cette « nature » de l'homme. Le texte romain prend position pour sa part : « La Révélation divine et, dans son ordre propre, la sagesse philosophique, en faisant ressortir les exigences authentiques de l'humanité, manifestent nécessairement, par là-même, l'existence de lois immuables inscrites dans les éléments constitutifs de la nature humaine et qui se révèlent identiques en tous les êtres doués de raison » (No 4). « La sagesse philosophique... » Or c'est justement cette philosophie-là qui est remise en question aujourd'hui. On a vite fait de passer de la Révélation à **une** philosophie que l'on a prise pour la philosophie ! Quant à la « nature humaine », avec la fameuse « loi naturelle » qui en découle, comment les comprendre ? Vercors a écrit que les hommes étaient des « animaux dé-naturés », en ce sens qu'il appartient à la « nature » de l'homme de pouvoir, dès son apparition sur la terre, modifier le milieu qui l'entoure et, aujourd'hui, de pouvoir se modifier lui-même. La biologie nous montre effectivement que l'homme est capable de

connaître les lois biologiques et de les maîtriser en les transformant. Il n'est vraiment plus possible aujourd'hui, si l'on veut encore annoncer l'Evangile aux savants, de ne pas tenir compte de ces faits.

Certes, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi a raison de rappeler que « les faits ne constituent pas un critère permettant de juger la valeur morale des actes humains » (No 9). Il n'en reste pas moins que ces faits existent et qu'ils soulèvent des interrogations radicales. Or si l'on semble, dans le texte romain qui nous occupe en ce moment, prendre en considération certaines découvertes de la psychologie (cf. No 8 et 9), il n'en va pas de même dès que l'on aborde d'autres sciences : « Quoi qu'il en soit de la valeur de certains arguments d'ordre biologique ou philosophique dont se sont servis parfois les théologiens, en fait, tant le Magistère de l'Eglise, dans la ligne d'une tradition constante, que le sens moral des fidèles ont affirmé sans hésitation que la masturbation est un acte intrinsèquement et gravement désordonné » (No 9). Je ne sais si les deux cent mille Américains dont parle Jean Bernard (cf. supra p. 3), sont tous des « fidèles », ce que je sais c'est qu'il n'y a plus beaucoup de confesseurs à recueillir l'aveu de jeunes et de moins jeunes se repentant de s'être masturbés ! Il faut avoir le courage de dire — et c'est là un fait aussi massif que le « sens moral des fidèles » — que l'évolution de notre monde et des mentalités soulève des questions qu'il vaut beaucoup mieux regarder en face, avec lucidité.

Le sens chrétien de la matière

J'en viens précisément à ce qui me paraît être la condition de base si l'on veut pouvoir répondre à ces questions radicales pour la foi chrétienne. Il faut à tout prix, en Eglise, avoir le courage lucide de reconnaître le fait de la révolution biologique et prendre bonne note que personne ne pourra arrêter l'évolution actuelle. Il ne sert à rien de se lamenter : le monde que Dieu nous donne à évangéliser, c'est ce monde-ci et pas un autre, un monde en complète mutation non seulement en ce qui concerne l'environnement et l'agir humain — la morale — mais encore en ce qui touche au patrimoine génétique, à l'« être » de l'homme — l'anthropologie. Bien plus, ne nous contentant pas d'enregistrer un fait, il nous faut, si nous voulons être fidèles à notre « être » et à notre « agir » chrétiens, accueillir avec bienveillance ce monde en mutation profonde. Commençons par aimer les hommes de ce temps, y compris les chercheurs. Dans la mesure où l'on voudra se défendre contre des idées nouvelles qui obligent à certaines remises en question, l'attitude première sera celle de la peur et du raidissement pour finir avec un rejet de toute solution un tant soit peu nouvelle. Mais « il n'y a pas de crainte dans l'amour » (1 Jn 4, 18).

Ce dont les hommes d'aujourd'hui, et les scientifiques en premier lieu, ont le plus besoin peut-être de la part de l'Eglise, c'est la confiance. Qu'on ne commence pas par se méfier d'eux, qu'on ne leur fasse pas d'abord des procès d'intention. Qu'ils se sentent accueillis et compris !

Mais nous ne saurions en rester là. Il ne s'agit pas d'aimer seulement avec de bonnes intentions ! Que pouvons-nous donc apporter au monde de la révolution biologique qui l'aide à trouver le sens évangélique de sa vie ? Tout d'abord, une vision de la véritable valeur de la matière et du monde biologique. Je m'explique. L'homme a sans doute une dimension personnelle et sociale. Il a aussi une dimension « cosmique ». En effet, l'homme fait partie intégrante du cosmos, et cela de deux manières. D'abord, l'homme est intégré au cosmos : constitué des mêmes éléments que le cosmos, il est un être matériel et biologique parmi d'autres êtres matériels et biologiques. Bien plus, la biologie récente nous montre qu'il y a, dans le monde des vivants, une unité extraordinaire. Le Professeur Monod écrit : « Entre une algue bleue, un infusoire, un poulpe et l'homme, par exemple, quoi de commun ? La découverte de la cellule et de la théorie cellulaire permettait d'entrevoir une nouvelle unité sous cette diversité. Il fallut cependant attendre les développements de la biochimie, au cours du second quart du XX^e siècle principalement, pour que se révèle entièrement la profonde et rigoureuse unité, à l'échelle microscopique, du monde vivant tout entier. On sait aujourd'hui que, de la Bactérie à l'Homme, la machinerie chimique est la même, dans ses structures comme par son fonctionnement » (*Le hasard et la nécessité*, p. 118).

De fait, nous ne pouvons faire abstraction de notre insertion cosmique. Nous devrions apprendre à écouter la « respiration cosmique ». Nous sommes dépendants des lois physiques, chimiques, biologiques qui régissent le cosmos. Or nous sommes déjà là en plein domaine de la recherche scientifique. Par une connaissance toujours plus précise de ces lois, les savants nous aident à devenir toujours mieux des hommes intégrés au cosmos.

Mais il y a une deuxième manière, pour l'homme, d'être partie intégrante du cosmos. Non pas seulement d'y être intégré, de vibrer aux rythmes cosmiques, mais encore d'intégrer en lui tout le cosmos. Avec l'homme, en effet, un nouveau seuil est franchi dans l'évolution : la vie matérielle devient consciente. Si l'homme est appelé, de par sa nature, à s'ouvrir à un autre lui-même, à se donner à un autre qui est aussi une personne, ce n'est pas seulement en esprit, c'est avec la matière elle-même qui est constitutive de son être. L'homme devient, avec les autres, par les autres et pour les autres, le lieu où le cosmos trouve son sens et son unité : la matière elle-même devient lieu

d'échange, instrument vivant de la connaissance et de l'amour. L'homme a ce pouvoir — il vaudrait mieux dire cette mission — inaliénable de devenir toujours plus la tête, le couronnement de toute la création. C'est en l'homme que toutes les forces évolutives aboutissent. Mais il appartient à l'homme de saisir consciemment toutes ces forces pour en faire des moyens de sa domination sur le monde. Ce n'est pas là de l'orgueil ou vain rêve, c'est la réponse à un ordre divin : « Fructifiez et multipliez ; emplissez la terre et la soumettez ; ayez le pas sur le poisson de la mer et sur le vol des cieus, et sur tout animal rampant sur la terre » (Gn 1, 28, trad. FLEG). Or l'effort des savants tend vers ce but : une connaissance toujours plus parfaite de toutes les lois cosmiques pour les faire servir à la croissance de l'homme.

Ayant reconnu la valeur de la matière, ayant reconnu le bien-fondé et la nécessité du travail scientifique, avec ses méthodes propres et son autonomie, l'Eglise trouve ici son point d'insertion et sa mission propre. En effet, l'Eglise se définit ultimement comme l'humanité qui a pris conscience qu'elle n'a pas « ici-bas de cité permanente » (He 13, 14) et que sa véritable « cité se trouve dans les cieus » (Ph 3, 20). L'Eglise peut ainsi apporter la seule vraie réponse au désir d'absolu qui habite le cœur de l'homme : désir d'absolu dans l'amour, d'abord et avant tout, désir d'absolu aussi dans les relations sociales par la paix et la justice. Et puis — mais on n'y est pas toujours attentif — désir d'une maîtrise enfin totale du temps et de l'espace, de la matière elle-même. Ce désir en l'homme de maîtriser toute la matière, avec toutes ses lois, physiques, chimiques, biologiques, ce désir de se rendre maître du temps et de l'espace, c'est ce qui explique tout le développement de la science et de la technique. A vrai dire, à travers toute cette aspiration vers une domination cosmique, l'homme ne fait qu'exprimer qu'il est fait non pour la mort mais pour l'absolu de la vie.

Il appartient à l'Eglise de proclamer qu'elle reconnaît cet absolu de la vie déjà réalisé dans le Christ Jésus. Sa foi en la résurrection du Christ a ce sens-là. Parce que le Christ a conduit sa vie jusqu'à l'extrême de l'amour, Dieu l'a fait entrer, humainement, dans la plénitude de l'amour éternel. Mais le Christ n'en reste pas moins homme pour autant. Bien plus, il est l'Homme parfait, l'Homme qui a atteint sa pleine mesure. Il a conduit jusqu'à leur achèvement tous les désirs authentiques d'absolu qui sont dans l'homme, le désir de l'amour, bien sûr, le désir de la justice, de la fraternité, de la paix, mais aussi ce désir de la pleine maîtrise sur la matière, sur le cosmos et sur le propre corps de l'homme. La résurrection de Jésus n'est pas simplement une survivance spirituelle. C'est Jésus tout entier qui vit, avec son corps aussi. Mais sa vie est telle désormais qu'il est au-delà du temps et de l'espace. Il s'en est rendu maître, corporellement aussi.

Ce n'est plus l'organisme humain de Jésus qui est soumis aux lois cosmiques, comme c'était le cas avant sa mort, c'est l'inverse : toutes les lois de la création obéissent désormais au souverain pouvoir de Jésus. Il le dit lui-même : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (Mt 28, 18). Saint Paul donne ce commentaire : « Le Seigneur Jésus-Christ transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire, avec cette force qu'il a de pouvoir même se soumettre toutes choses » (Ph 3, 21).

Fondée à jamais sur cette certitude, l'Eglise peut se tourner sans crainte vers les savants pour leur dire : vos efforts vont très exactement dans le sens de la résurrection du Christ. De même que l'homme construit le Royaume de l'Amour absolu dans ce temps-ci par son amour de Dieu et de ses frères, de même qu'il importe que l'homme établisse toujours davantage en ce monde le règne de la justice, de la fraternité, de la paix, ainsi il est indispensable que l'homme intègre dans sa croissance vers ce Royaume une domination toujours plus grande de la matière. Car la « cité future » ne supprimera aucune des dimensions de l'homme, mais elle lui permettra de vivre enfin l'unité vers laquelle il court sans jamais pouvoir l'atteindre en ce temps. Il me semble que l'Eglise peut rendre un immense service aux savants non seulement en reconnaissant la légitimité de leurs recherches et en les encourageant, mais encore en leur montrant ce que sa foi lui révèle et en leur proposant un but qui, loin d'arrêter leurs travaux, les stimulera au contraire. Peut-être que si l'Eglise adoptait plus franchement ce langage, plus nombreux seraient les savants qui trouveraient, pour eux-mêmes d'abord, pour leurs travaux ensuite, le sens qui leur manque encore.

La science au service de la personne

Je ne crois pas pourtant que l'Eglise puisse se contenter de ce service, qui est déjà, ce me semble, une « bonne nouvelle » d'importance. Elle a encore une autre parole à annoncer. Une parole à première vue plus dure, plus tranchante, mais en réalité porteuse elle aussi d'un salut. Il s'agit en effet de rappeler aux scientifiques, à temps et à contre-temps, qu'ils ne sont pas les détenteurs uniques et universels du savoir et du pouvoir. Leur tâche dans la communauté est un service en vue du bien et de la croissance de l'ensemble de l'humanité, mais aussi de chacun des membres de cette humanité, de chacune des personnes qui la compose. L'Eglise a à redire très fortement au monde de la révolution biologique que chaque homme est une personne, c'est-à-dire un être absolument unique, de valeur infinie et irremplaçable. Et que chaque homme a un sens, une destinée qui le fait déboucher sur l'Absolu dont nous parlions tout à l'heure. Du

même coup est placée une limite à l'investigation biologique : une recherche qui ferait fi de cette grandeur unique de chaque être humain, fût-il encore réduit au stade de « morula », et qui utiliserait du « matériel humain » simplement pour que la science progresse, une telle recherche s'avilira elle-même. Certes, il est plus facile d'écrire cela sur un papier que d'en tenir compte dans un laboratoire, d'autant plus que cette exigence du respect absolu auquel a droit chaque personne humaine semble entrer en conflit, parfois, avec les exigences de la recherche elle-même. Pourtant, il me paraît urgent de rappeler aux savants que l'homme ne peut pas être manipulé comme un cobaye et que ce qui est bon pour un cheval de course, une souris de laboratoire ou une vache laitière ne l'est pas forcément pour les humains. Tout ce qui contribue à promouvoir la dignité de la personne, la qualité de la vie personnelle doit être encouragé. Mais tout ce qui porte atteinte à cette dignité doit être écarté. Relevons ici qu'un savant tel que Jean Bernard est bien conscient de cette responsabilité : « En ces dernières années, les savants ont pris conscience de leurs responsabilités et sont prêts à les assumer. Les questions posées sont neuves ; les solutions à la fois sur le plan éthique et sur le plan scientifique sont parfois difficilement trouvées. Les études débordent souvent les limites nationales et doivent être poursuivies à l'échelle universelle. La création d'associations, de mouvements rassemblant les savants que préoccupent ces graves questions, devrait permettre des échanges féconds et la définition de nouveaux devoirs. Les réponses aux questions posées seront tantôt morales, tantôt scientifiques et techniques. Ainsi toute découverte biologique capable à la fois d'améliorer le sort de l'homme et d'altérer son environnement ne devrait être appliquée qu'après la mise au point de méthodes atténuant ses conséquences fâcheuses. La liberté des savants, des biologistes en particulier, au plan de la science fondamentale ne peut être limitée que par leur propre conscience. Mais lorsqu'on en vient aux applications, et surtout à la préparation des applications, les biologistes doivent nécessairement coopérer avec les représentants d'autres disciplines, sociologues, écologistes, philosophes, économistes, et bien entendu avec les représentants des populations concernées. Cette coopération se propose comme premier objet, l'établissement d'une hiérarchie, d'une échelle des valeurs, comparant pour chaque application les avantages, les inconvénients, les bienfaits, les dangers et ceci, dans toute la mesure du possible, à court terme et à long terme » (Op. cit. pp. 159-160). Je préciserais d'une part que les biologistes ne sont pas seulement responsables devant leur conscience, mais aussi de leur conscience. Ils ont ainsi à reconnaître qu'ils ne peuvent pas, pour eux-mêmes déjà, faire abstraction de toute philosophie, de toute anthropologie. Ceci risque tout de même d'avoir une incidence sur leurs travaux. D'autre part, quelle que soit l'opinion personnelle du biologiste, il a à tenir compte de l'existence de la conscience religieuse. Il ne peut donc pas,

simplement au nom de « sa » vision scientifique du monde, évacuer ce fait. Même s'il n'est pas d'accord avec ce que l'Eglise peut lui dire, l'honnêteté intellectuelle le contraint en quelque sorte à faire intervenir aussi cet élément dans sa recherche.

Il me faut encore apporter une précision. J'ai parlé tout à l'heure de « qualité de la vie personnelle ». L'un des slogans les plus tenaces aujourd'hui est sûrement celui de l'épanouissement personnel et de la réalisation de soi-même. Or fixer un tel but à sa vie, c'est, inévitablement, rendre la vie sociale impossible : chacun voudra « tirer les marrons du feu » pour soi⁴. La qualité de la vie personnelle doit être basée sur ce qui fait l'essentiel de la personne. Celle-ci, créée à l'image de Dieu, est faite pour être aimée et pour aimer. C'est-à-dire que la « nature » de l'homme est l'amour. Mais il s'agit de bien s'entendre quand on parle d'amour. Il est de la mission grave de l'Eglise de dire ce qu'il faut entendre par amour : l'oubli de soi, toujours plus total, pour l'autre. L'amour vrai, s'il aboutit à l'union, exige aussi que l'autre devienne toujours plus lui-même, c'est-à-dire autre. L'amour authentique n'est jamais une solution facile. Au contraire ! C'est Léon Bloy qui disait : « Une doctrine qui propose l'amour de Dieu pour fin suprême a surtout besoin d'être virile, sous peine de sanctionner toutes les illusions de l'amour-propre ou de l'amour charnel. » L'Eglise doit dire les exigences, les dures exigences de la croissance de l'amour qui se veut véritablement humain, même si cela va à contre-sens des modes du jour. Elle risque fort, ce faisant, de n'être pas entendue ni suivie. Elle doit pourtant parler. Mais on me comprend bien : nous sommes fort éloignés d'un langage qui insisterait d'abord sur la loi morale et sur son respect. Il s'agit de quelque chose de plus important encore : défendre non pas une loi ou une manière d'agir, mais l'être même de l'homme, qui est l'amour. En ce sens, le document romain sur la sexualité devait être écrit. J'aurais pour ma part souhaité qu'on ait le courage de le placer dans un autre paysage, et qu'on utilise un langage plus dynamique. Il ne sert à rien, aujourd'hui, de rappeler surtout les culpabilités possibles. Il vaut infiniment mieux montrer la vraie grandeur de l'homme, donner d'abord envie d'atteindre à cette grandeur et, par contrecoup, de faire prendre conscience de ce qui est perdu si on la refuse.

En guise de conclusion, j'émettrai un souhait. Que se lèvent, de plus en plus nombreux, dans l'Eglise, des « pontifes », au sens étymologique, des « faiseurs de pont » entre la science et la réflexion théologique.

⁴ On lira avec profit, à ce propos, le livre très intéressant de Victor E. Frankel, *La psychothérapie et son image de l'homme*, Editions Resma, en particulier les pages 71-74.

Cela, à une double condition. D'une part que ces « hommes de liaison » aient une compétence reconnue et en science et en théologie, qu'ils aient surtout le souci dévorant de la Bonne Nouvelle donnée en Jésus-Christ. D'autre part, que les responsables de l'Eglise non seulement les accueillent avec bienveillance, mais encore les suscitent avec courage, en leur faisant confiance. Une fois de plus, nous sommes renvoyés à prendre au sérieux les invitations pressantes du deuxième Concile du Vatican. C'est à ce prix que l'Eglise pourra continuer son œuvre d'évangélisation dans un monde profondément bouleversé par tant de merveilleuses découvertes et par tant de dangers nouveaux. L'important est de croire qu'il y a encore une « bonne nouvelle » pour notre monde, une « bonne nouvelle » enthousiasmante, un Evangile qui ne pourra jamais être au rabais, mais qui invitera toujours au dépassement de soi, à la croissance vers l'Absolu.

Jean Civelli